

LES LIVRES

Wilhelm VISCHER : *Valeur de l'Ancien Testament*,
Commentaires des livres de Job, Esther, l'Ecclésiaste,
le second Esaïe, précédés d'une introduction ; Labor
et Fides, 1958 ; 188 p.

Karl BARTH ; *Petit Commentaire de l'Épître aux Ro-*
main, Labor et Fides, 1957 ; 170 p.

Combien rares, les bons ouvrages de bonne théologie sur la situation d'Israël dans le temps de l'Eglise ! Plus rares encore ceux qui paraissent accessibles aux non spécialistes. Aussi faut-il signaler avec une particulière reconnaissance deux petits livres récents, destinés au grand public chrétien, qui y trouvera d'excellents principes à propos de la « Question juive » dans le temps présent.

Wilhelm Vischer n'a pas besoin d'être présenté aux lecteurs de *Foi et Vie* ; ne nous a-t-il pas constamment aidés dans l'élaboration de ces *Cahiers d'Etudes juives* qui voudraient rompre avec toutes les routines, même théologiques, sans pourtant céder aux séductions de l'originalité, du sentiment ou des modes de notre temps ? Personne ne s'étonnera que ce soit dans un recueil de commentaires sur l'Ancien Testament que nous trouvions un grand secours pour mieux connaître l'Israël moderne : en définitive, c'est toujours la Parole de Dieu qui éclaire nos routes. D'autres rendront compte, mieux que moi, de l'ensemble de cet ouvrage ; je me contente de souligner quelques principes et quelques développements qui concernent notre propos. Dès les premières pages de *Valeur de l'Ancien Testament*, M. Vischer montre que le Christ étant le prêtre-roi du peuple élu, l'exégèse christologique de l'Ancien Testament — et non pas des seuls textes messianiques, — loin d'être arbitraire, est la seule valable ; il insiste sur l'espérance qui parcourt tout l'Ancien Testament et qu'annonce la miséricorde de Dieu : « L'Ancien Testament vit de son propre avenir. » Israël aussi, ne nous y trompons pas : « La prédication prophétique de la fin d'Israël, qui ressemble à un sombre nuage répandant la foudre et la grêle sur le peuple élu » [oserai-je ajouter ici : en rassurant

trop aisément la conscience, voire l'animosité des Gentils à son égard] « reste toute enveloppée de la clarté du *Jour de Pâques* ». C'est M. Vischer qui souligne.

Dans l'étude de l'*Ecclésiaste*, W. Vischer pose un autre principe, qui va aussi loin que le précédent : « On se trompe si l'on pense que les Juifs perdraient forcément leur caractère propre en s'ouvrant à un humanisme universaliste... Le Juif cosmopolite peut être plus juif que son frère du ghetto. » Aussi M. Vischer s'accorde-t-il avec Renan pour voir en l'*Ecclésiaste* un frère d'Henri Heine — voire même d'A. Koestler. Combien notre réflexion s'approfondirait si nous nous souvenions que les Juifs modernes, qui nous déconcertent tellement, sont pourtant de la parenté de cet *Ecclésiaste* que nous fait connaître la Parole de Dieu ! Et combien nous devrions constamment rapporter à l'Écriture plutôt qu'à nos propres philosophies de l'histoire la tension entre le « peuple-paria », qui souffre « pour rien » (*Esaië* 52 : 3), et le peuple saint qui doit devenir prêtre (p. 141 ; cf. p. 166) — ou le redevenir avec la nation sainte, l'Église... Car le message du Deutéro-Esaïe, c'est *Romains* 11 : 11 : par la chute d'Israël, le salut parvient aux païens. C'est à cette lumière qu'il faut comprendre *Esaië* 50 : 10-11, où la délivrance et la « malédiction » concernent aussi bien les Nations qu'Israël (p. 167). Faut-il insister sur l'importance actuelle de l'étude, dénuée de toute acerbe apologétique, d'*Esaië* 52 et 53 ?

Les vingt-cinq pages consacrées au livre d'*Esther* mènent directement aux raisons mêmes qui nous font publier ces *Cahiers d'Etudes juives* : « Le fait que Dieu ait lié indissolublement la révélation à l'histoire juive constitue le plus grand scandale de toute la révélation biblique. » Il faut lire, comprendre et méditer grâce à W. Vischer comment, par la croix et la résurrection, Dieu résout sans l'abolir le problème juif, parce que la potence de cinquante coudées dressée à Suse salue la croix de Golgotha pour prouver sa signification parfaite et unique. Et le livre d'*Esther* nous oblige à confesser que « Jésus, roi des Juifs crucifié, est Messie d'Israël pour le salut du monde ». Je ne fais qu'indiquer l'extrême richesse de ces pages, et ne puis que renvoyer à celles où W. Vischer montre comment Dieu glorifie aujourd'hui encore sa grâce dans la personne des Juifs. Le livre d'*Esther* conduit au mystère d'Israël selon *Romains* 9 à 11.

C'est le commentaire de ces trois chapitres qu'on trouvera aux pages 105-137 du *Petit Commentaire de l'Épître aux Romains* de Karl Barth. En attendant que le lecteur français puisse se reporter aux passages de la *Dogmatique* qui ne sont pas encore traduits, et dont les commentateurs ont donné des aperçus parfois assez divergents, on doit regarder ces trente pages comme une précieuse introduction à la pensée de Karl Barth sur le Mystère d'Israël et les rapports de l'Église avec Israël. Le dirai-je ? C'est probablement un grand bien que ces pages

nous soient données avant des exposés plus longs et peut-être plus techniques, car ce chapitre est à la fois inspiré par la nécessaire précision de la dogmatique et l'aussi indispensable prudence de la théologie pratique.

Ce serait ridicule d'insister sur l'intérêt que nous devons porter à ces pages, et téméraire de prétendre les résumer. Je me contenterai de souligner trois ou quatre points. K. Barth prend le plus grand soin, à propos précisément des Juifs, de rappeler qu'en les endurcissant Dieu veut « les toucher et les désabuser en dernier ressort » et que « le dernier mot n'a pas été encore dit au sujet de ceux que Dieu a endurcis ». Pussions-nous ne pas laisser de telles remarques dormir dans nos livres... En dénonçant l'antisémitisme chrétien, dont il admet l'existence sans hésiter, Karl Barth maintient le fameux aphorisme, qu'il rapporte nommément aux antisémites chrétiens (pp. 133-134) : « L'antisémitisme est un péché contre le Saint-Esprit. » La perpétuité de la Synagogue dans l'histoire, depuis le Christ, loin d'être regardée comme un scandale, est un mystère « divin et adorable », dont les chrétiens doivent prendre conscience « ici et maintenant », sans le « renvoyer au jugement dernier ».

Je voudrais encore rendre tous les lecteurs du *Petit Commentaire* attentifs au sens très précis du mot « rejet » (page 110). Si le rejet n'est rien d'autre que la non-élection, il faut que nous sachions nous débarrasser dans ce domaine de toutes les constructions pseudo-théologiques de l'antisémitisme chrétien, et cela d'autant plus que le chapitre IX (pp. 127 ss.) prouve qu'Israël n'est pas « rejeté » puisqu'il demeure le peuple élu.

F. L.

Jean DANIELLOU : *Histoire des Doctrines chrétiennes avant Nicée : I. Théologie du judéo-christianisme*, Paris-Tournai, Ed. Desclée et C^e, 1958.

Le Père Daniélou rassemble les éléments de la première expression de la pensée théologique chrétienne de structure juive, qui se caractérise par des textes apocalyptiques et visionnaires d'allure gnostique. Ce « judéo-christianisme » est donc compris au sens large, et n'implique pas forcément de lien ethnique avec la communauté juive, mais s'exprime jusqu'au milieu du II^e siècle dans des cadres empruntés au judaïsme, même s'il s'agit d'auteurs venus de la Gentilité.

Il faut d'abord explorer ou reconstituer les sources que les découvertes de Qumran permettent de mieux comprendre. Le P. Daniélou retrouve l'héritage littéraire du judéo-christianisme (outre les citations

ou les fragments qu'on peut glaner chez les Pères) dans l'*Ascension d'Isaïe*, 2 *Hénoch*, les *Testaments des XII Patriarches*, les livres V à VII des *Oracles sybillins*, l'*Évangile de Pierre*, l'*Évangile selon les Hébreux*, l'*Apocalypse de Pierre*, l'*Épître des XII Apôtres*, la *Didachè*, les *Odes de Salomon*, l'*Épître de Barnabé*, le *Pasteur d'Herma*s, les *Lettres d'Ignace d'Antioche* et, dans un « fond judéo-stoïcien », *I Clément*. Enfin, les Traditions des Presbytres chez Papias et Clément d'Alexandrie. Mais il y a aussi des sources judéo-chrétiennes hétérodoxes. Il s'agit des textes, soit judaïsants, soit gnostiques, que les récentes découvertes de Haute-Egypte ont éclairés.

La seconde partie de l'ouvrage concerne le « milieu intellectuel ». Y a-t-il eu des traductions, des paraphrases et des commentaires judéo-chrétiens de l'A.T. ? La réponse positive permet de mieux comprendre l'utilisation de l'A.T. dans les textes du N.T., grâce à l'étude minutieuse de l'exégèse et de l'apocalyptique judéo-chrétienne parmi les textes énumérés plus haut.

Abordant, un peu avant la moitié du livre, la synthèse qui permet de préciser les doctrines, le P. Daniélou montre comment le développement de l'angélologie dans le judaïsme a été utilisé par le judéo-christianisme, qui a mis l'accent sur la dépossession des anges par le Christ. En ce sens, angélologie et christologie sont profondément liées, et l'arianisme s'inscrit dans cette perspective. On note l'importance trinitaire de la théologie du « Nom » pour désigner Jésus-Christ et de la doctrine de la descente du Fils parmi les hommes à l'insu des anges. Le judéo-christianisme a donné à la théologie de la rédemption l'article du Symbole des Apôtres sur la descente de Jésus aux enfers pour la délivrance des justes de l'Ancien Testament. De même, l'ascension doit-elle être regardée, dans le contexte judéo-chrétien, comme une glorification du Verbe incarné. Le P. Daniélou montre combien la victoire cosmique du Christ, la théologie du *mysterium crucis*, caractérise la foi judéo-chrétienne, au point que la croix, elle-même, devient une catégorie théologique. Prenant le relais de la réflexion judaïque sur Israël, le judéo-christianisme a élaboré une théologie de l'Eglise, peuple de Dieu.

Contre la thèse prédominante, il y a cinquante ans, il faut donc souligner que les institutions de l'Eglise ont une inspiration judéo-chrétienne. (On le voit dans les liturgies du baptême et de l'eucharistie). Le Père Daniélou pense que l'organisation du Christianisme primitif et judéo-chrétien était d'abord plus structurée qu'elle ne le fut lors de la rencontre massive avec les Grecs : il étudie, en particulier, les usages de la prière, ainsi que le sacerdoce où il faudrait distinguer selon qu'il est stable et local ou missionnaire et itinérant. Le principe hiérarchique serait également judéo-chrétien. Particulièrement utile apparaîtra le chapitre sur le millénarisme judéo-chrétien dont les diffé-

rentes tendances sont soigneusement distinguées par le P. Daniélou, qui termine par l'examen des textes relatifs à la sainteté personnelle.

Index de tous les textes cités, canoniques ou non.

F. L.

Abraham COHEN : *Les Routes divergentes : Le Judaïsme et l'avènement du Christianisme*, Editions de Minuit, 1956, « Bibliothèque juive ». Traduit de l'anglais par Arnold Mandel, 128 pages, 300 francs.

En 125 pages, l'auteur examine l'évolution du Judaïsme depuis la clôture de la Thora, avec l'actuel livre de Néhémie, jusqu'à la rupture entre les Chrétiens et les Juifs. Il justifie dans le « problème de la survivance » l'élaboration d'une haïe autour de la Thora, étudie l'empreinte de la Perse (angélogologie et démonologie) et de la Grèce (éthique), insiste (contre une thèse très répandue) sur l'ancienneté de l'espérance dans le Judaïsme. Un troisième chapitre examine les ouvrages juifs antérieurs à l'ère chrétienne, un autre, les « partis dans le judaïsme ». A. Cohen n'accorde qu'une mention aux Zélotes, et s'en tient à la plus grande prudence à propos des groupements révélés par les manuscrits de la Mer Morte. On lira avec plus d'intérêt le chap. V : « La Montée du Christianisme ». Il s'agit d'une critique résolue de la déviation chrétienne, mais dont les principes inspirés plutôt par la critique historique que par ceux de la théologie juive, provoquent un certain désappointement.

F. L.

Mélanges de philosophie et de littérature juives, 1-2, P.U.F. (sous l'égide de l'Institut International d'Etudes hébraïques, 334 pages, 790 francs, années 1956-1957).

Cette revue, publiée sous les auspices du « World Union for progressive Judaism » (Judaïsme libéral) est un nouveau témoignage du « mouvement de renaissance spirituelle que le Judaïsme européen a connu au lendemain de la deuxième guerre mondiale » (Editorial), et qui a porté, particulièrement en France, de si beaux fruits. Les articles de fond sont classés sous les rubriques : philosophie, littérature, histoire et philologie, théologie. C'est M. Martin Buber qui ouvre le feu par un aperçu grandiose et émouvant du Hassidisme, auquel l'auteur a consacré sa vie. Il est particulièrement heureux que la liste

commence par lui, car il donne le ton à tout l'ouvrage. Le fil d'Ariane à travers cette œuvre collective et diverse est, en effet, indiqué par M. Buber : le Judaïsme tente de vaincre la séparation entre le sacré et le profane. Le profane est « un stade préparatoire au sacré » ; la Loi délimite ce qui est *déjà* de ce domaine et ce qui ne l'est *pas encore*, mais qui le sera pleinement lorsque viendra l'ère messianique. En tout cela, l'homme est un intermédiaire cosmique, un prêtre dont la mission est de révéler qu'il n'y a pas deux mondes en présence : le sacré est toujours là où on le laisse entrer. D'où la complexité du Judaïsme (qui se retrouve chez un Bergson, dit M. V. Jankélévitch) puisqu'il est tout entier mobilisme, devenir, histoire, temps en marche... C'est pourquoi, pour le Juif (cf. Spinoza, Hasdaï Crescas, vus par M. Golden-son), « la fin suprême de l'homme n'est pas la contemplation, ni même l'action morale, mais bien l'amour de Dieu ».

Mais, dans notre monde, l'action se heurte aussitôt au problème du mal. Mme Amado Lévy-Valensi montre alors de quelle manière la mystique juive tente d'en pénétrer le sens : le mal est la « désunion », le profane, qui résiste à la réalité toujours présente de l'« unité », du sacré. La vocation de l'homme est de réunifier ce qu'il a séparé par son péché, la « droite » et la « gauche » de Dieu. L'article de M. Dupont-Sommer sur les Esséniens défend son point de vue bien connu par ailleurs. Il a sa place dans cet ensemble par l'opposition de la secte à tout dualisme ontologique. M. S. Pines reprendra ce thème à propos du « Kuzari », de Juda Hallévy, tout entier dirigé contre la philosophie grecque. La revue se termine par deux articles consacrés à Salomon Ibn Gabirol ; le premier est signé par M. Jefim Shirman et l'autre par M. A. Chouraqui. Le dernier article sur « Jérusalem, enfer et paradis », de M. Ben-Méir, est intéressant, mais trop fragile. Une revue que nous vous recommandons très chaleureusement.

André LACOCQUE.

Edmond FLEG : *La Terre que Dieu habite*, Bibliothèque juive n° 1, Edition de Minuit, 1953, 90 p., 300 francs.

Eloquente méditation sur l'unité d'Israël. La terre que Dieu habite, et l'exil où habitent les Juifs dispersés. Jusqu'au XVIII^e siècle, quelle que fût leur situation historique, les Juifs vivaient dans une unité qu'ils avaient reçue — qu'ils ont perdue avec l'assimilation, les divisions religieuses et le sionisme lui-même. Véritable revivaliste du Judaïsme, Edmond Fleg appelle les Juifs à l'unité rendue par la vertu spirituelle de l'espérance. On ne peut que se montrer sensible à l'accent de cette belle méditation.

F. L.

Albert CARACO : *Plaidoyer pour les Indéfendables. Apologie d'Israël*, Fischbacher, 1957, 200 p.

Quel livre bizarre ! Irritant, trop bien écrit, systématiquement paradoxal... Mais une fois la surprise surmontée, il faut rendre justice, quoi qu'on en ait, à la richesse du texte et à la réelle originalité de la pensée de l'auteur. Nul doute qu'il ne déplaie aussi bien aux chrétiens qu'aux Juifs, car il se montre à la fois judaïsant et christianisant ; aux incroyants, car il s'agit d'une pensée résolument religieuse axée sur la Révélation biblique ; aux philosophes, dans la mesure où l'essai littéraire prétend préférer le style d'un Voltaire et d'un Aloysius Bertrand, hispanisants et lyriques, aux méthodes et au langage consacrés. M. Caraco a fort bien vu que c'est parce que le monde est devenu plus juif qu'il ne pense, que les Juifs paient « les frais du paradoxe » ; il prétend que, sourciers de la haine et de l'horreur, ils sont « un malheur... une gloire... et la seule destinée métaphysique » ; il exhorte à vivre très religieusement le miracle du Retour en Palestine ; il veut que Rome, qu'il affecte de haïr, et ces Messieurs de la Réforme, laissent les Juifs seuls avec *leur* Jésus. Quel serait le monde sans les Juifs, et l'Eglise est-elle en état de les recevoir ? se demande A. Caraco. Avouez que ce ne sont pas des questions stupides.

F. L.

Raymond BÉNICHOU : *Ecrits juifs*, Bureau Nord-Africain du Congrès juif mondial, éditeur, 1, rue Mahon, Alger, 340 p.

Des mains pieuses ont rassemblé des articles et des conférences d'un philosophe juif qui fut l'un des inspirateurs de l'Union des Croyants monothéistes d'Alger. Je voudrais attirer l'attention sur la première partie, « Judaïsme et Christianisme ».

L'auteur, qui confesse son « étonnement profond » à la lecture de *Romains 7*, suppose que c'est pour mieux convaincre les païens de leur culpabilité que les premiers chrétiens auraient « tiré... de la pourpre où l'oubli les avait embaumés » les personnages de la *Genèse* ; il se demande aussi dans quelle mesure la critique paulinienne de la Loi n'aurait pas conduit les premiers chrétiens à revenir au premier livre de l'Ancien Testament. Ainsi la nostalgie de la *Genèse* serait devenue, chez les premiers chrétiens, une source de l'antijudaïsme religieux. Je me contente de signaler cette thèse : toute opinion n'est-elle pas un fait ? Quant au fond, il suffit d'ouvrir le *Sacramentum futuri* du R.P. Daniélou, aux pages du *Cycle de Josué* pour éta-

blir la fragilité des pages de R. Bénichou. Beaucoup plus solide me paraît la critique de Simone Weil, « prophétesse égarée » dont l'auteur montre fort justement l'étonnante ignorance biblique.

« L'Epreuve sans danger » se rattache à l'antique controverse judéo-chrétienne : il s'agit, d'une part, de rattacher les paroles des Evangiles aux parallèles de l'Ancien Testament ou du *Talmud* ; de l'autre de prouver que Jésus n'est pas le Messie. Pourquoi faut-il que l'auteur utilise l'arsenal fatigué de la critique rationaliste ? Il est heureusement plus positif quand il cherche à définir la foi, non sans préférer hautement Erasme à Luther, ou quand il maintient, face au Judaïsme libéral, « la dimension spéciale du surnaturel ». Malgré quelques pages que de graves maladresses de la part des missionnaires américains en Palestine ne justifieraient pas, l'inspiration de l'auteur à l'égard du christianisme est somme toute « ouverte », peut-être davantage par raison que par conviction du cœur.

F. L.

Mosché CATANE : *Des Croisades à nos jours*, Bibliothèque juive, Editions de Minuit, 1956, 160 p., 300 francs.

Sous un titre sibyllin, l'ancien chartiste et bibliothécaire de la Nationale, Paul Klein, aujourd'hui établi à Jérusalem, examine l'apport particulier du judaïsme français au judaïsme mondial, et s'interroge sur ses chances d'avenir. Solidement informé (utile bibliographie à la fin du volume), le livre comprend un chapitre de bonne vulgarisation sur les origines des communautés juives de Gaule et une excellente étude, dans sa brièveté, sur « l'âge d'or » intellectuel (du XI^e au XIV^e siècle) du judaïsme lorrain, champenois et provençal, dont l'autorité spirituelle fut admise par l'ensemble des Juifs. Avec l'expulsion des Juifs français, c'est le « hiatus » des temps modernes, l'Alsace et le Comtat faisant exception. Le chapitre sur l'Assimilation est vigoureusement écrit ; M. Catane ose déplorer l'échec spirituel de la déjudaïsation, entraînée par un mouvement qu'il approuve en sioniste, et non pas en démocrate : il avance le mot de « faillite ». Les XIX^e et XX^e siècles sont plutôt l'occasion de remarques que de chapitres cohérents ; rôle parfois ambigu — d'un point de vue juif — de l'Alliance Israélite Universelle, portraits de Crémieux, de Rothschild, de Bernard Lazare — et curieusement majoré — de Léon Blum. Livre utile aux Juifs, certes ; mais aussi aux non-Juifs, qui y percevront la double fierté d'un intellectuel israélien de culture française.

F. L.

Ernest NAMENYI : *L'Esprit de l'Art juif*, Bibliothèque juive. Editions de Minuit, 1957, 90 p., 300 francs.

C'est un lieu commun de déduire des textes de l'Ancien Testament une négation absolue de l'art plastique, au point qu'on a admis, une fois pour toutes, par principe, la stérilité totale des Juifs dans le domaine artistique. Mais c'est là un postulat auquel la découverte des fresques de la Synagogue de Doura-Europos (datée du milieu du III^e siècle après Jésus-Christ) a porté un coup décisif.

Les artistes juifs ont respecté les interdictions bibliques en renonçant à toute sculpture, et en représentant les thèmes religieux par la « narration continue », empruntée par l'intermédiaire de l'art hellénistique aux Hindous, et, plus tard, reprise par les chrétiens aux Juifs. Loin d'isoler un personnage dans une immobilité sacrée et plus ou moins idolâtre, la « narration continue » montrait le déroulement des événements bibliques, et attestait ainsi l'intervention divine (Dieu n'étant suggéré que par une Main céleste). La dispersion a naturellement rendu les artistes juifs étroitement dépendants des styles des civilisations où ils vivaient : il y a eu des miniaturistes juifs inspirés par l'art musulman, et d'autres par l'art gothique ; mais on discerne en même temps à Doura leur refus de l'esprit gréco-syrien, et plus tard en Italie des tendances paganisantes de la Renaissance. D'autre part, il fallait compter aussi avec les partisans juifs de l'iconoclastie. Ernest Namenyi écrit que l'art figuratif, jusque dans les Synagogues, fut admis aux III^e, IV^e et V^e et même au début du VI^e siècle (mosaïques de Beth Alpha) ; proscrit aux VI^e et VII^e — non sans destructions — conduit ensuite, en terre musulmane, à pratiquer l'abstraction, et en Chrétienté à adopter dans l'enluminure, non sans de grands retards et parfois beaucoup de prudence, les techniques des artistes chrétiens. Bien qu'il s'excuse d'énumérer et de caractériser les plus beaux manuscrits bibliques et liturgiques juifs du Moyen Age que les bibliothèques conservent encore, on éprouve une véritable reconnaissance envers le savant qui, avant de mourir, nous aura permis de nous orienter dans un domaine artistique et religieux jusqu'ici scandaleusement délaissé.

C'est la miniature qui a surtout survécu : mais les tissus, les tapisseries, les broderies, dont on a des chefs-d'œuvre depuis 1590, voire même le vitrail, ont tenté les artistes juifs. Quant aux thèmes religieux, ils ont été avant tout bibliques et messianiques : ce sont le sacrifice d'Isaac, soigneusement distingué de toute interprétation chrétienne, la représentation d'Elie et de Moïse, le Zodiaque, symbole d'une Loi aussi durable que le soleil et les étoiles, le chandelier à sept branches, signe messianique de la résurrection des justes, ou la repré-

sensation, elle aussi messianique, d'un Temple stylisé. Ernest Namenyi insiste sur la valeur mystique qu'on accordait à la décoration luxueuse des textes écrits, et sur la persistance de l'enluminure après l'invention de l'imprimerie. Ce petit livre excellent contient en notes une excellente bibliographie et douze planches fort bien choisies.

F. L.

Salomon D. GOITEIN : *Juifs et Arabes*, Collection Aleph, Editions de Minuit, 1957, 270 p.

On aurait tort de voir dans cet ouvrage un examen complet et fouillé d'un problème dont les données elles-mêmes ne sont pas claires. « Arabes » et « Musulmans » ne sont pas des termes synonymes, et la petite chronologie insérée à la fin du livre suffit à montrer combien l'exposé de l'auteur est historiquement fragmentaire et désordonné.

M. Goitein montre que rien ne permet d'étayer l'hypothèse qui veut qu'Israël soit une tribu arabe. En revanche, l'auteur met en relief l'influence juive, peut-être dissidente, sur Mahomet et sur l'Islam ; il tend à réduire considérablement l'influence chrétienne, et concentrant surtout son étude de la civilisation juive sous la domination arabe aux premiers siècles de l'Islam, il insiste beaucoup plus en linguiste et en sociologue qu'en théologien sur ce qui s'appelle la « symbiose judéo-arabe » du passé, où il verrait volontiers un modèle de solution politico-morale dans le conflit actuel.

M. Goitein cède moins que d'autres au significatif besoin de disculper les Musulmans des brutalités ou des avanies qu'ils ont fait subir aux Juifs. S'il ne manque pas d'afficher sa sympathie pour le « monothéisme sans compromission de Mahomet », s'il tente d'exonérer les « Arabes » de l'intolérance almohade ou perse, il insinue avec discrétion que, somme toute, les Juifs ne furent libéralement traités par les Arabes que lorsque ceux-ci étaient peu nombreux. Dans le cas contraire, la situation des Juifs s'aggravait irrémédiablement. L'insistance de M. Goitein sur le cas du Yémen provient peut-être de ses études approfondies sur le passé juif et arabe de ce pays ; mais on éprouve l'impression que l'auteur savait bien ce qu'il faisait en définissant l'attitude traditionnellement avilissante du Yémen arabe et musulman envers les Juifs.

F. L.

J. BILLIG : *Le Commissariat général aux Questions juives* (1941-1944), t. I, préface d'E. Vermeil, 388 p., éd. du Centre, 10, rue de Marbeuf, 1955.

Le travail de Joseph Billig présente des documents qui ont été heureusement préservés de la destruction et qui sont au premier chef historiques, puisqu'ils permettent de nuancer avec le maximum d'objectivité le rôle des principaux agents d'exécution de la persécution juive en France. Il ressort à l'évidence de ce premier volume que les inspireurs et les acteurs se trouvaient tous à Berlin ; les exécutants ayant quelque personnalité se situent plutôt dans l'opposition, sinon à l'antisémitisme, du moins aux directives nazies : c'était le cas de Laval et de Vallat, tandis que Darquier de Pellepoix ne fut qu'un sous-ordre servile du sous-ordre allemand qui exécutait la volonté de Himmler. L'ouvrage examine les différents domaines de l'activité d'un Commissariat général aux Questions juives dont la naissance fut provoquée par l'évidente pression de Paris sur Vichy, et dont les pouvoirs se heurtèrent constamment à l'inertie timorée des autres organes du gouvernement. On voit bien comment Vichy freinait, jouant les Ponce-Pilate, et comment il aggravait la condition des persécutés, par son refus d'envisager les fins ultimes de la législation « aryenne », et par sa méconnaissance du véritable état d'esprit des persécuteurs. C'est ainsi que, pour simplifier la tâche de l'administration, Laval obtint des Allemands la déportation des enfants juifs avec leurs familles, car il s'imaginait probablement que ce n'était qu'une déportation.

Cà et là, on regrette que le ton du publiciste vienne s'interposer entre les documents et leur légitime exploitation historique. Je crains que cela ne restreigne l'audience d'un livre par endroits mal écrit, parfois maladroitement composé, mais solidement établi sur une documentation abondante. On a reproduit les principaux documents grâce à d'excellentes et lisibles photocopies, et établi un index des noms très utile.

F. L.

Edmond FLEG : *Le Juif du Pape*, suivi de *La Maison du Bon Dieu*, Albin Michel, 1958, 260 p., 630 fr.

Je signale la réédition de deux pièces d'Edmond Fleg : *La Maison du Bon Dieu*, jouée en 1920, qui me paraît très marquée, malgré quelques passages délicieux, par l'époque bleu horizon, et *Le Juif du*

Pape, qui demeure aussi dense et aussi jeune qu'en 1925. Les libertés que l'écrivain a prises avec l'histoire se situent dans la vérité spirituelle; il y a un bonheur d'expression, une discrétion dramatique d'une savante éloquence, et des vers admirables. La pièce tout entière a la délicatesse d'inspiration de *L'Enfant prophète*, la beauté littéraire et spirituelle d'*Ecoute, Israël* !

F. L.

Arnold MANDEL : *Les Vaisseaux brûlés*, Calmann-Lévy, 1957.

Un roman ne se raconte guère ; les personnages et leurs aventures ne sont plus rien dès qu'on les dépouille de leur style de vie. C'est sans doute pourquoi de longs romans plaisent si souvent ; or celui d'Arnold Mandel est si rapide que parfois on le regarde des yeux, comme au cinéma, plutôt qu'on ne participe vraiment au récit. Dès que celui-ci se ralentit, le talent de l'auteur s'impose, malgré le ton qui mêle curieusement, çà et là, le langage philosophique à la gouaille parisienne. Mais, après tout, il aurait fallu un énorme volume pour raconter les mésaventures de Wassermann, juif allemand séduit par la France, traqué par l'occupation, malheureux en amour et au jeu, fasciné et rejeté tour à tour par le nouvel Etat d'Israël. Quand nous le quittons, nous ne savons s'il va finir par s'enraciner en France, ou s'il sera longtemps encore une espèce fort cultivée de Juif errant. Dans un compte rendu qui m'a paru sévère, Rabi reprochait à Arnold Mandel sa verve caustique, son anticonformisme et sa volonté délibérée d'incarner, dans la personne de son Wassermann, tous les échecs juifs. On comprend que, dans un monde si mal disposé envers eux, les Juifs craignent qu'un roman aussi sarcastique leur fasse du tort, et je suis le premier à conseiller qu'on n'offre pas *Les Vaisseaux brûlés* à des esprits non prévenus. Mais s'il y a sous la plume d'Arnold Mandel beaucoup de remarques corrosives à l'égard des Juifs — et des chrétiens — il témoigne aussi de deux qualités remarquables : un amour exigeant à l'endroit des Juifs, et l'art de camper, à défaut d'un Wassermann peut-être trop parent de Gil Blas, des personnages dont il nous fait pardonner les défauts, tant nous comprenons, sous sa plume, combien la condition juive est difficile à vivre.

F. L.